

REVOIR

-La revue autogérée du département de Géographie-

N°1

MAI 2015
Gratuit!



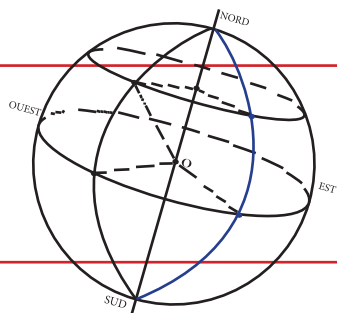
AFGHANISTAN:
«UN PION TROP LOIN?»

DU NIGÉRIA AU YÉMEN, DES ÎLES AUX RUISSEAUX,
DE LA BD AU DVD : LA GÉO SOUS TOUTES SES FACETTES !

LA MIGRATION DE
PAYSANS DE L'OUEST
VERS LA CHARENTE
AU XX ÈME SIÈCLE



«Nous n'acceptons pas de vérité promulguée: nous la faisons nôtre d'abord par l'étude et par la discussion et nous apprenons à rejeter l'erreur, fut-elle mille fois estampillée et patentée». Elisée Reclus



REVOIR

EDITO

Bienvenue dans le premier véritable numéro de Revoir !

Puisque l'édito vous indique à quoi vous attendre : suivez le guide...

Ce numéro est le fruit d'un travail collectif, élaboré au bord du chemin de la réussite que tout un chacun vient chercher en entrant à l'Université. Foin ici d'excellence, ce ne sont là que quelques fleurs ramassées sur le bas-côté.

Nous espérons ce bouquet à votre goût !

Nous avons assemblé nos différents regards et n'avons à vous offrir pour toute cohérence éditoriale que le goût du monde et de ses réalités.

En un mot, nous avons conjugué la Géographie d'autant de manières que nous l'envisageons dans nos vies. Dans les minutes d'un film ou dans l'esprit d'une musique, par les cases et les bulles d'une bande-dessinée, dans nos futurs projetés comme dans les leçons de l'Histoire, nous avons voulu vous restituer ici une géographie omniprésente... et décomplexée.

Nous vous souhaitons une agréable et instructive lecture, en attendant d'accueillir dans ces pages vos remarques ou vos travaux, dont les couleurs, n'en doutez pas, se marieront à ravir avec nos géographiques envolées !

PS-Vous croiserez quelques feuillets publicitaires concernant l'An 01. Qu'est-ce à dire ? «Gébé» et «an 01» seront vos mots-clé pour en savoir plus... sur Goog... sur un moteur de recherche généraliste !

Revue autogérée du département de Géographie

Maquette: Anael Cousin

Auteurs: Sylviane Cousin, Amina Kalafate, Thomas Maillard, Félix Poyer, Iman Rankoussi, Marion Tillous, Anael Cousin et Simon Desnoux

Contact: collectif.revoir@hotmail.com

SOMMAIRE

3-DU PÉTROLE AU NIGÉRIA ?
L'ENQUÊTE DE XAVIER MONTTOYÀ

5 -DE L'OMBRE À LA LUMIÈRE : DER-
NIÈRES NOUVELLES DU SAHARA

6-AFGHANISTAN, UN PION TROP
LOIN?

14 -SAVEURS AFGHANES

16- DE L'OUEST FRANÇAIS À LA
CHARENTE : MIGRATION PAY-
SANNÉ AU XXÈME SIÈCLE

24- COURS D'EAU ET FRANGES
URBAINES

26- CASEY DE LA MARTINIQUE
AU 93

29 -ET LE YEMEN DANS TOUS
ÇA

30 -CROQUIS D'UNE PARCELLE
MARAÎCHÈRE DE ST LOUIS

32 -GÉOPOTINS

L'INTERVIEW



Xavier Montanyà, est auteur chez Agone de l'ouvrage *Les Derniers exilés de Pinochet* (2009). Il est membre du Conseil consultatif du supplément culturel «Cultura» du journal *La Vanguardia* et participe au journal électronique *Vilaweb* et à la revue d'histoire *Sapiens*.

Peut-être avez-vous remarqué, sur le site de la Cartothèque, un quizz sur le Nigéria...

Parmi les sources utilisées, ce remarquable ouvrage de Xavier Montanyà : «L'or noir du Nigéria. Pillages: ravages écologiques et résistances»

Richement documenté, précis et factuel, cette enquête de longue haleine nous plonge dans la mélasse que constitue l'exploitation pétrolière dans le delta du Niger. Un terrain éprouvant, des témoignages de première main et un travail approfondi constituent la matière de cet ouvrage proposant de percevoir la réalité troublante au sud du Niger, où l'extraction pétrolière et la misère font si bon ménage...

Interview de l'auteur réalisée par Xavier Theros pour *El país*, 14/07/2011

>> Vous êtes allé au Cameroun, au Bénin, en Guinée Équatoriale, au Gabon, à Sao Tomé, et maintenant au Nigeria. Qu'y cherchiez-vous ?

«Mieux comprendre ce qu'il s'y passe. Ces pays se situent à l'arrière du décor qu'on nous montre en Occident. Là-bas, on perçoit le conglomerat que forment les États, les multinationales et les mafias comme une seule chose. Comme a dit l'écrivain nigérian Chinua Achebe « L'Afrique est à l'Europe comme le tableau à Dorian Gray, le support sur lequel le maître décharge ses propres défauts physiques et moraux ». Le continent continue d'être colonisé, mais d'une autre manière. Avant, les métropoles construisaient des routes, des écoles et des hôpitaux ; désormais, l'exploitation est la même, mais sans aucune responsabilité devant la population. »

>> Votre autre grand centre d'intérêt est le franquisme. Peut-on comparer ce qu'il se passe en Afrique avec ce qu'il s'est passé en Espagne il y a quelques décennies ?

«La barbarie s'éloigne, mais la violence des pouvoirs africains est parfaitement comparable à celles des fascismes européens. Malgré cela, beaucoup de ces régimes sont médiatiquement invisibles. Le Nigeria est le pays le plus peuplé d'Afrique, avec 170 millions d'habitants et des réserves fabuleuses de pétrole. Il n'est donc pas étonnant qu'il soit si difficile d'établir des frontières claires entre politique et criminalité, il y a tant à gagner. La police, leader en violation des droits humains, rackette des autobus entiers et les entreprises de sécurité privée agissent en marge de la législation internationale. Mais nous percevons ce pays comme un territoire sauvage et non comme ce qu'il est réellement : un État autoritaire qui réprime sa population.»

«nous percevons ce pays comme un territoire sauvage et non comme ce qu'il est réellement : un État autoritaire qui réprime sa population»

«Le monde doit comprendre que le combustible qui fait fonctionner ses industries est le sang de notre peuple.»

>> Qu'avez-vous appris au Nigeria ?

«En 2006 l'explosion d'un oléoduc a fait 300 morts. La presse occidentale accusait les Nigériens d'avoir percé des trous dans les oléoducs pour y voler du brut. Mais ceci n'était qu'un épisode de plus du désastre écologique qui s'y déroule : ces dernières 50 années, il s'écoule annuellement dans le delta du fleuve Niger une quantité de pétrole équivalente à la marée noire causée par le pétrolier Exxon Valdez. Il est plus rentable pour les multinationales de payer des amendes que de respecter les réglementations. Et elles sont tant infiltrées dans le gouvernement, qu'il est difficile d'identifier qui est qui. Si vous observez la couverture médiatique et les réponses politiques qui ont fait suite à la catastrophe pétrolière de 2010 dans le golfe du Mexique, et que vous les comparez avec le cas du Nigeria, vous verrez que les catastrophes semblent d'importances différentes en fonction de l'endroit du monde où elles ont lieu.»
' De loin, je vois plus clair sur ce qu'il se passe ici '

>> N'est-ce pas un paradoxe que cela se passe dans ce pays si riche ?

C'est un paradoxe de notre temps. Des pays pauvres comme le Mozambique ont de meilleur perspectives d'avenir que le Congo ou le Nigeria, qui possèdent des richesses illimitées. Le golfe de Guinée est en train de se convertir en lieu aussi important géostratégiquement que la péninsule arabe, dotée aussi de grandes réserves de pétrole. Mais là bas, elles ont servi à améliorer les conditions d'existence des gens. Aujourd'hui, le Nigeria est un des grands foyers de conflits, où se jouent des thèmes importants pour l'avenir du monde : droits humains et sécurité énergétique, préservation de l'environnement, corruption, privatisation des armées, manipulation par les grands médias, ou encore activité mafieuse internationale.

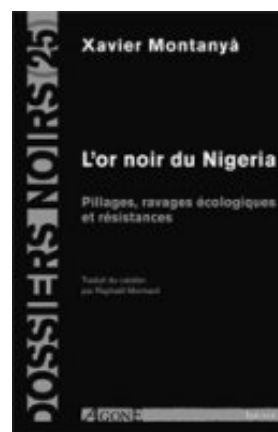
>> Quelle est la réponse des populations autochtones ?

L'Afrique se mobilise. Il est même possible qu'elle soit en avance sur nous sur ce plan là. Dans le delta du Niger, il y a d'avantage de corruption et de chaos, mais les gens se bougent avec plus de courage qu'ici. En y allant on pense trouver une société désarticulée mais on découvre une jeunesse active qui crée de nouvelles plateformes pour défendre leurs droits. À côté de la tragédie, la population est très active. Et en ce qui concerne les luttes sociales, ils pourraient nous donner des leçons.

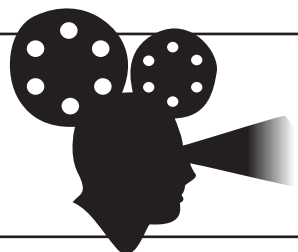
Résumé par la maison d'édition :

Dans la riche zone pétrolière du delta du Niger, Shell ou Total opèrent en dehors de tout respect des droits humains. Après cinquante ans d'exploitation sauvage et de marées noires, l'air, les sols et les cours d'eau sont empoisonnés. Les nombreuses résistances, pacifiques ou armées, des populations locales

privées de leurs terres et de leurs moyens de subsistance se heurtent à une sanglante répression menée par les compagnies pétrolières et l'armée nigériane. Le Nigeria, premier partenaire commercial de la France en Afrique subsaharienne, est un cas extrême mais exemplaire pour saisir l'ampleur du désastre engendré par l'extraction intensive des ressources naturelles dans les pays africains, et identifier ses causes, ses acteurs et ses enjeux. Pour l'écrivain nigérian Wole Soyinka « Le monde doit comprendre que le combustible qui fait fonctionner ses industries est le sang de notre peuple. ».



RETOUR SUR UN FILM



Guerre de l'Ombre au Sahara

-Documentaire de Bob Coen et Eric Nadler (55 min)-

Le stress sur les matières premières combiné avec les nouveaux rapports de force géopolitiques conduit à redéfinir une fois de plus les influences extérieures s'exerçant sur le continent africain.

Ce documentaire, traitant des déterminants et des moyens mis en oeuvre lors des crises libyennes et maliennes donne à percevoir le déploiement américain en Afrique sous un jour nouveau.

En toile de fond, on constate que si l'accroissement de la puissance chinoise sur le continent soulève l'inquiétude du Pentagone, ce sont les discours sur un «terrorisme global» qui justifient les prises de position et les stratégies des coalitions occidentales et africaines.

En effet, depuis des décennies, la France n'est plus la seule à avoir des vues sur le continent. Le golfe de Guinée attire les États-Unis du fait de ses réserves en hydrocarbures depuis les années 60. Peu à peu, la première puissance mondiale s'implante elle aussi en Afrique.

Pris de vitesse par la Chine sur l'ensemble du continent, Was

hington met un pied au Sahara dans le cadre officiel de sa «lutte contre le terrorisme», au lendemain des attentats d'Al Qaida à New-York. En 2007, l'administration Bush fonde Africom, un commandement militaire unifié pour l'US Army en Afrique visant à coordonner les actions transfrontalières, dans le cadre d'une stratégie régionale.

«Derrière ce combat se cachent d'autres batailles : la zone saharienne contient les plus grandes réserves pétrolières d'Afrique, mais aussi de l'uranium, du fer, de l'or.» «

Derrière ce combat se cachent d'autres batailles : la zone saharienne contient les plus grandes réserves pétrolières d'Afrique, mais aussi de l'uranium, du fer, de l'or... La France, en perte de vitesse dans cette course, redéfinit les implantations et les moyens de sa présence militaire sur le continent.

Ce documentaire bénéficie d'une analyse subtile de la si

tuation, donnant à lire les liens de crises que l'on voudrait croire déconnectées les uns des autres. En creux se dessine le prochain affrontement de puissances mondiales sur ce qui constitue l'une des réserves mondiales de ressources stratégiques les plus accessibles à l'impérialisme, qu'il soit chinois, européen ou américain.

Les réalisateurs Bob Coen et Eric Nadler ont recueilli les témoignages de nombreux intervenants exposant comment les grandes puissances industrielles se positionnent dans la durée.

Le gâteau africain semble toujours aussi appétissant. Mais les moyens de convaincre les opinions publiques de la légitimité de la mise sous tutelle d'un continent ont eux évolué, passant de la «mission civilisatrice» occidentale à la «lutte contre l'obscurantisme» d'une fraction de la population autochtone...

Guerre de l'ombre au sahara...

AFGHANISTAN : UN PION TROP LOIN ?

ENVAHIR L'AFGHANISTAN : LES LEÇONS SOVIÉTIQUES DE LA GUERRE

On retient de la guerre russo-afghane (1978-1988) qu'elle serait le « Vietnam soviétique », que l'Armée Rouge y fut défaite et que son coût économique aurait été la cause de l'effondrement de L'URSS.

On ignore souvent le brio avec lequel fut réalisé le déploiement des forces soviétiques en 1979, sous la forme d'un « contingent limité » qui prit le contrôle du pays en quelques jours.

« Tombeau des Empires » voilà le surnom gagné au cours des siècles par l'Afghanistan.

Ce pays d'Asie centrale montagneux et dénué d'accès à la mer, bénéficie d'une situation stratégique au contact de plusieurs aires géographiques. Son contrôle étant essentiel pour s'assurer une domination régionale, de nombreux empires en ont tenté la conquête.

On se souviendra des campagnes récentes, de l'Empire britannique au XIX^e siècle, de l'Union soviétique puis des Etats-Unis

et de leurs alliés au XX^eme. Et l'on peut se rappeler leur incapacité à soumettre à un pouvoir extérieur une population pourtant pauvre et fort divisée...

Mais que sait-on des enseignements retirés par les grandes puissances lors de ces campagnes qui les confrontèrent à ce que l'on ne nommait pas encore « la guerre asymétrique » ?

Théoriciens de la Révolution prolétarienne, c'est à dire d'une méthode éprouvée de guerre insurrectionnelle, les soviétiques engagés dans cette

campagne de conquête puis de « pacification », semblent avoir eu quelques difficultés à élaborer ici une doctrine militaire de contre-insurrection. Néanmoins, ne retenir des opérations de la 40^e armée soviétique que le souvenir d'une cuisante défaite serait réducteur. C'est pourquoi nous nous proposons ici d'analyser l'évo-

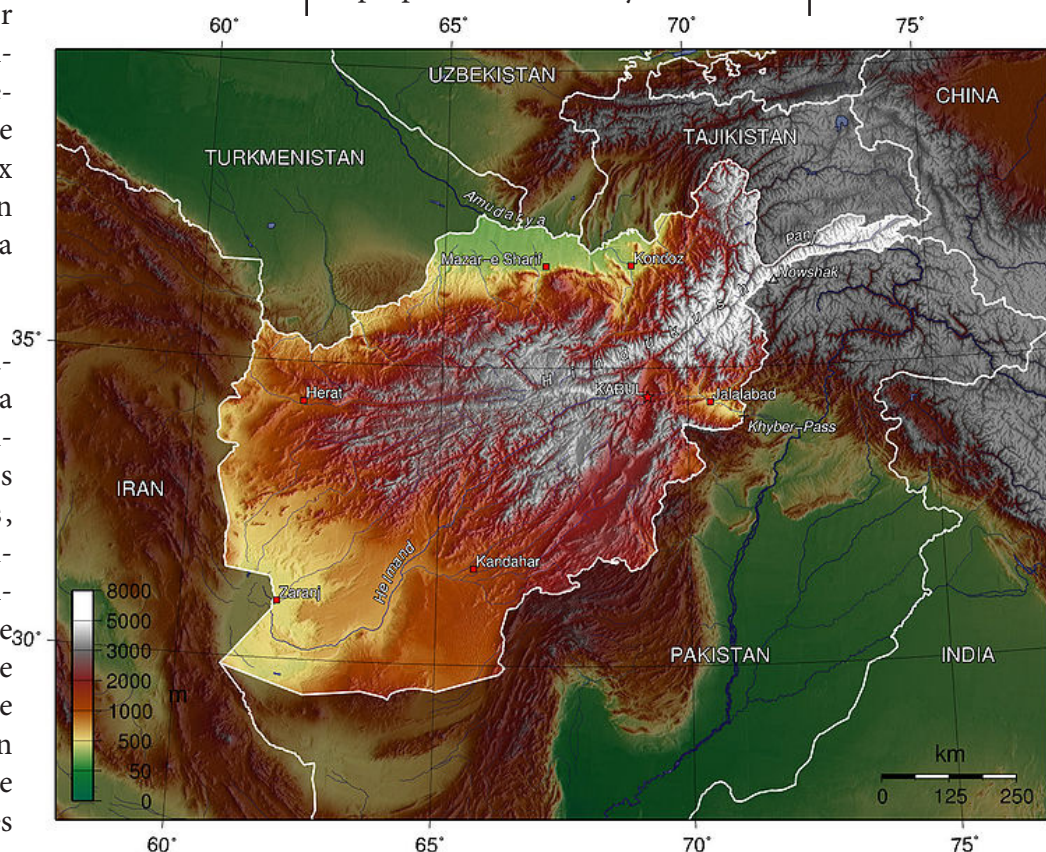
d'une envergure remarquable. Pourtant, aucun service occidental n'a su détecter les préparatifs de cette opération.

C'est donc par surprise que l'Armée Rouge a déployé une fraction de ses forces, sans utiliser une seule des unités positionnées à l'Ouest. L'OTAN placé devant le fait accompli ne peut

tenter en aucune manière d'empêcher l'avancée des troupes soviétiques...

Pourquoi une entreprise de cette envergure ?

Des facteurs différents rentrent en ligne de compte. La géopolitique régionale est certainement le premier élément à mobiliser.



lution de la doctrine militaire des forces soviétiques lors de ce conflit de 10 années et de remettre en perspective les préjugés entourant ce conflit.

Lorsqu'en décembre 1979 ils déploient un « contingent limité » en soutien au gouvernement communiste du pays nouvellement au pouvoir, ce dernier est aux prises avec un vaste mouvement de révolte interne et une absence presque totale de reconnaissance internationale.

Le déploiement des troupes soviétiques est, en quelques jours,

La révolution islamique de 1978 en Iran a chassé de Téhéran un pouvoir pro-américain. Dans l'optique d'influer sur la direction des événements, Moscou doit se rapprocher de ce pays en transition. D'autre part le Pakistan, désormais principal pivot des Etats-Unis dans la région est empêtré dans sa rivalité avec l'Inde au Cachemire. Conséquence de ce conflit, le coup d'état militaire du Général Zia tend à redéfinir les liens avec les USA.

Pour le Kremlin, une fenêtre

s'ouvre au niveau géopolitique pour renforcer son influence dans la région. L'éventualité d'un accès aux mers chaudes, combinée avec l'évolution des équilibres géopolitiques semblent avoir été déterminantes dans la décision d'intervenir en Afghanistan.

Dans la question interne afghane, la succession des putschs à l'intérieur du Parti Populaire Démocratique Afghan, fragilisent la position soviétique. Le pays exporte pourtant 90% de son pétrole vers l'URSS, et l'URSS représente 60% de l'aide extérieure et 50% des importations du pays.

Rapidement, et selon la communication officielle de Moscou « à la demande » de Kaboul, la décision est prise par une fraction du pouvoir soviétique de renverser Hafizullah Amine, ex-premier ministre, dernier putschiste en date, et fauteur de trouble aux yeux de Moscou qui n'a pas été consulté quant à la pertinence de son coup d'Etat.

Le ministre des affaires étrangères, M. Gromiko, le dirigeant du KGB, M. Andropov et le Président du Soviet Suprême, M. Brejnev sont la vieille garde qui a ordonné ce déploiement, dans un contexte où les relations avec les USA tendaient par ailleurs à se réchauffer.

Le risque mesuré représenté par l'opération initiale -renverser Amine et stabiliser le pouvoir- a certainement joué un rôle, les objectifs initiaux ne supposant qu'une intervention de courte durée.

Au niveau international, la décision a été prise dans une pé-



riode de « détente » de la guerre froide. De plus, organisant les Jeux Olympiques (prévus pour 1980 à Moscou -tout parallèle avec Sotchi ne saurait être fortuit), Moscou bénéficie d'une couverture médiatique positive, focalisée sur l'événement sportif à venir.

Enfin, planifiant son attaque entre Noël et le Jour de l'An, le pouvoir soviétique a su profiter d'un effet de sidération de l'opinion publique entre ces dates.

Au niveau opérationnel, il est indéniable que les Soviétiques bénéficient d'atouts remarquables pour remplir la mission qu'ils se sont confié.

L'amitié soviéto-afghane est un fait accompli depuis des décennies. A ce titre l'URSS forme les officiers afghans depuis 1956 et dispose de 1500 fonctionnaires ministériels et de 4000 officiers en 1978, insérés au sein de l'appareil d'État -armée et services secrets inclus.

Leur capacité à paralyser les unités afghanes et la chaîne de commandement fut remarquable lors du coup d'état de 1979.

Bien des unités à Kaboul n'ont pu apporter de soutien au Palais Présidentiel assiégé par les forces spéciales au motif que « leurs munitions, leurs appareils radios, leur ravitaillement en essence ou leurs véhicules » se trouvaient être immobilisés par des inventaires ou une quelconque maintenance...

Ainsi les soviétiques ont-ils pu, sans coup férir et dès les premiers jours du déploiement, sécuriser l'aéroport de Kaboul, occuper les villes principales et les deux axes routiers ainsi que tuer le dirigeant du pays, réalisant une prise de contrôle en un temps record, que l'on pourrait qualifier de « cas d'école ».

Le 27 décembre 1979, 50 000 soldats sont en Afghanistan dont 5000 à Kaboul. En d'autres termes, moins d'une semaine a suffi pour se saisir de l'Etat afghan.

Mais l'Etat ne « couvre » alors que 20% du pays, du fait notamment de l'importance des structures sociales traditionnelles et de l'enclavement des différentes régions.

Déjà, plusieurs régions sont aux mains des chefs de guerre hostiles au communistes. En soutenant le Parti Populaire Démocratique d'Afghanistan (le PC local), les Russes ne soutenaient guère qu'une fraction urbaine et éduquée du pays, soit moins de 10 000 personnes, selon Amin Wardak.

Une analyse déficiente du terrain.

D'une part, l'Etat-Major n'avait fait aucun cas de la capacité de nuisance de l'insurrection déclenchée contre le pouvoir communiste afghan un an plus tôt. Avant l'intervention soviétique, les insurgés contrôlaient pourtant 23 des 29 provinces du pays...

Se contentant d'imaginer que la démonstration de puissance suffirait à éteindre le mouvement, ils ont oublié que leur présence risquait, en tant que force d'occupation étrangère, d'offrir une unité aux opposants au travers d'un ennemi commun.

D'autre part, envisageant d'affronter l'armée afghane, les Soviétiques ont déployé leurs troupes avec leurs armes réglementaires, conçues pour une guerre conventionnelle avec les forces de l'OTAN.

Si cela était pertinent pour lutter en terrain plat contre l'armée afghane, les blindés lourds et l'artillerie, peu propices à la guerre en montagne, se sont révélés un premier écueil pour l'armée d'occupation, face aux insurgés. Les moudjahidines ont adapté leur tactique face à cet adversaire surpuissant

en organisant des opérations ponctuelles puis en refusant le contact et se dissimulant dans un terrain accidenté.

Ces erreurs de jugement conduisirent les forces d'occupation à se cantonner dans un premier temps à des missions de défense des villes et des axes routiers. C'est la logique de la guerre conventionnelle qui consiste à ne concentrer ses forces que dans la part «utile» du pays, les lieux de pouvoir et les axes de communication les desservant. Pourtant, les moudjahidines ne cherchent ni à prendre les villes, ni à contrôler à tout prix un territoire. Leur logique est celle de la guérilla : frapper et disparaître pour ne pas laisser de prise à la puissance de feu adverse.

La mission initiale des troupes soviétiques consistait à consolider la position du PPDA au pouvoir et n'impliquait pas nécessairement de mener des opérations offensives contre les insurgés. Lorsque les ordres ont évolué, la majeure partie des troupes a rechigné à quitter les positions fortifiées pour chercher le contact avec l'ennemi. Les capacités offensives de la 40ème armée sont demeurées

réduites durant plusieurs années.

Au terme du conflit, pour 60% des troupes immobilisées en mission de défense, quelques 40% pouvaient se consacrer à ne pas laisser l'initiative du combat aux insurgés. Mais durant les 5 premières années, le ration est nettement inférieure. On estime que 80% des troupes étaient attachées à un poste retranché ou au maintien de matériels inappropriés au combat à mener...

Utilisant alors l'armée afghane pour aller au devant des ennemis, les Soviétiques sont confrontés à un problème de désertions massives. Leurs forces n'en sont pas exemptes. Lorsque la 40ème armée s'est déployée, un bataillon musulman a été composé, avec des recrues provenant des autres «républiques sœurs» d'Asie Centrale.

L'idée maîtresse était à ce moment de réaliser un coup de force dans la discrétion. Face au tournant pris par la situation lorsque survient la guerre civile, un grand nombre d'entre eux, plus proches des Afghans que des Russes, changeront de

«ils ont oublié que leur présence risquait, en tant que force d'occupation étrangère, d'offrir une unité aux opposants au travers d'un ennemi commun.»

camp. Dès 1981, les matériels impropres et le « bataillon musulman » seront rapatriés en Union Soviétique. Des experts vietnamiens viennent apporter leurs conseils à l'État-Major : il faut d'avantage de mobilité, davantage d'interopérabilité. L'utilisation des hélicoptères et des troupes d'assaut dans les opérations est recommandée (pour contrôler les lignes de crêtes).

Il faudra encore quelques années pour que des changements soient observables dans l'utilisation et le mode de fonctionnement des troupes.

La mise en œuvre d'une nouvelle stratégie

C'est à partir de 1982, l'aide extérieure contribuant à « professionnaliser » l'insurrection, que la guerre entre dans sa phase la plus intense.

Une année plus tard, la réponse apportée aux phénomènes des « brigands » -selon les termes de la communication soviétique- devenait conforme aux principes de la guerre contre-insurrectionnelle développés par l'Ouest.

La force des révolutionnaires étant selon Mao « d'être comme un poisson dans l'eau », les Russes s'emploient à « vider l'eau ». Leur approche essentiellement basée sur la force, et localement sur des accords avec les chefs traditionnels, eut des conséquences désastreuses pour le pays -et donc pour l'insurrection.

Si les combattants adverses n'osaient que rarement mener des opérations en journée, les Soviétiques ne pouvaient lais-

ser les rebelles afghans contrôler le territoire comme ils le faisaient la nuit. De nombreux bombardements par voie aérienne, attaques indiscriminées par les hélicoptères eurent lieu, prenant pour cible les axes de ravitaillement de l'insurrection et les civils sans aucune distinction.

Pendant les 10 années de guerre, 30 millions de mines ont été disposées en Afghanistan -pays qui au début de la guerre comptait moins de 20 millions d'habitants. Une partie servira à sanctuariser les villes, les protégeant des intrusions des Moudjahidines, une autre, disséminée par hélicoptère dans les champs et les chemins visera à interdire aux paysans l'accès à leurs champs, donc de produire pour soutenir la rébellion. De plus, dans le cadre de cette stratégie, le napalm et les armes chimiques seront employés.

L'efficacité de ces méthodes sur la rébellion est réelle dans certaines régions : elles ne dé-

pendent plus que de l'aide extérieure, fournie via le Pakistan ou l'Iran, par ces pays eux-mêmes, par les États-Unis et les états du Golfe.

Ce fait sera fréquemment utilisé par les services de propagandes soviétiques, s'employant à « rétablir l'ordre » face à une « tentative de déstabilisation menée depuis l'étranger par les impérialistes », en réalisant de vastes ratissages dans les différentes régions du pays.

Durant ces années, l'adaptation de la doctrine militaire au théâtre afghan a conduit à l'exploitation intensive des bombardements aériens et des troupes aéroportées. Les avions et surtout les hélicoptères sont largement employés, menant une forme de guerre totale à basse altitude basée sur la logique du search and destroy. Ils s'emploient notamment à couper les lignes d'approvisionnement des Moudjahiddines dans les zones frontalières.





Conformément aux recommandations de la délégation vietnamienne, et pour répondre au cloisonnement de ce territoire montagneux, la structure hiérarchique est modifiée, laissant plus d'autonomie aux troupes «d'attaque», Spetsnaz et parachutistes (forces spéciales, des unités mobiles, autonomes et souvent aéroportées), qui commencent alors à se territorialiser. Maîtrisant de ce fait davantage l'environnement social, ces troupes se révéleront plus efficaces et plus disciplinées que le contingent. Mieux formées et mieux équipées, elles seront plus à même de conduire des opérations offensives propres à déstructurer les éléments adverses.

Si des embuscades sont dorénavant menées dans les cols de haute montagne par les forces spéciales, la troupe est moins fréquemment et surtout moins massivement engagée sur le terrain.

Le coût économique du conflit augmente à mesure que le coût humain diminue.

L'usage indiscriminé de la force révèle également une méconnaissance de la guerre contre-insurrectionnelle en général et du « théâtre » afghan en particulier. Pour reprendre les mots d'Amin Wardak :

«Les Soviétiques n'avaient pas étudié l'histoire de l'Afghanistan avant de l'envahir. Ils croyaient que ce pays se comporterait comme tous ceux qu'ils avaient déjà envahis. (...) Ils croyaient que le recours accru à la force accélérerait la soumission des habitants. Ce fut le contraire qui se produisit (...) ».

Un retrait en bon ordre

On a souvent, comme souvenir du spectacle de la guerre russo-afghane, l'image d'un moudjahidine, portant un lance-missile américain. Les stingers ont marqué la hausse qualitative du soutien américain aux insurgés -dans la volonté d'y fixer l'Armée Rouge. Ils n'ont pourtant pas été à l'origine d'un réel basculement dans le rapport de force entre une ar-

mée d'occupation et des forces rebelles divisées. Les chiffres parlent d'eux même quant à l'implication américaine : de 25 millions de \$ à destination de l'insurrection en 1982, on est passés à 280 millions en 1986. Cette même année, Gorbatchev à présent au pouvoir avait annoncé la volonté soviétique de se retirer du pays et déjà rapatrié environ 7000 hommes... L'armement individuel anti-aérien s'est tout de même avéré à la fois efficace et pertinent.

En brisant la maîtrise totale de l'espace aérien par les Soviétiques, les USA ont touché le pivot de la doctrine militaire ennemie. Les pertes sur 10 ans de l'ordre de 320 à 700 engins sont à 90 % des hélicoptères. Ces destructions d'appareils ont conduit les Russes à réévaluer leur doctrine.

Désormais, l'appui aérien n'est plus systématique et les bombardements comme les observations s'opèrent à haute altitude (plus de 1500 m.).

Rappelons que jusqu'en 1987, les combattants afghans n'étaient en mesure d'ache-



fronter l'armée soviétique que lors d'opérations nocturnes. En réduisant la précision des renseignements et des frappes de l'aviation, les missiles stingers auront surtout conduit à sanctuariser les approvisionnements de l'insurrection en provenance des zones frontalières.

Entre la date de l'annonce du retrait total des forces, en février 1988 et celle de sa réalisation effective, il s'écoulera une année pendant laquelle les principales opérations de l'Armée Rouge se consacreront à « nettoyer » la route du retour. L'Armée Rouge réalisera de nombreuses opérations offensives dans les vallées jouxtant l'axe majeur de la retraite – en dépit des accords obtenus aux pourparlers de Taëf (Arabie Saoudite), engageant les insurgés à ne pas entraver le retrait des forces adverses. Ainsi la vallée du Panshir sera-t-elle attaquée par les Russes, y compris lors du retrait lui-même. Certains virent dans ces ultimes coups portés à l'insurrection une volonté d'équilibrer les forces entre cette dernière et le gouvernement pro-russe que l'Armée Rouge avait établi à Ka-

boul.

Environ 20 000 combattants et conseillers militaires apporteront désormais leur soutien au régime pro-russe de Najibullah. Le désengagement « officiel » des Soviétiques contribuera grandement à supprimer l'attrait des médias à la guerre dans la région.

De plus, supprimant l'unité « de fait » d'une insurrection protéiforme face à un ennemi bien identifié, le retrait morcellera le conflit, conduisant le pays à la guerre civile.

Sous perfusion des aides soviétiques, le régime affidé se maintiendra un an après l'effondrement effectif de l'empire soviétique en 1991.

Le conflit « officiel » a fait perdre 26 000 soldats à l'URSS sur 620 000 venus combattre durant l'ensemble de la période. S'il ne semble pas que l'envahisseur avait envisagé de rester tant d'années dans le pays, notons cependant qu'il a pu se retirer en bonne ordre et laisser un régime affidé se maintenir au pouvoir. C'est surtout à l'arrivée au pouvoir de Gorbatchev, après le décès de la vieille garde

« responsable » de l'envoi des troupes que la recherche d'une solution politique sera souhaitée par les russes. Dans tous les cas, la faiblesse relative du nombre de soldats engagés (les Américains en impliquèrent trois fois plus au Vietnam, territoire deux fois plus petit) montre le déficit de volonté dans l'action entreprise par les Soviétiques autant qu'une absence complète de gradation de la force.

Si l'opinion publique n'était pas pour le Kremlin un facteur aussi important que pour les Américains, l'incompréhension des russes face à cette guerre joua certainement un rôle dans la limitation de l'emploi des forces.

Les leçons de cette guerre ont été apprises par l'armée russe.

La 40e Armée s'est restructurée sur le terrain, délaissant le poids « traditionnel » de la hiérarchie dans la prise de décision, offrant une plus grande autonomie à ses troupes de combat. L'interopérabilité des armes (troupes au sol transportées ou appuyées par les forces aériennes et l'artillerie) a été profondément accrue. La polyvalence des soldats comme la technologisation du combat ont été des mutations structurelles que le haut commandement a dû mener durant la guerre.

Les actions récentes entreprises dans le cadre de la dite « crise ukrainienne » ont montré de nombreuses similitudes au moment du déploiement non officiel de troupes russes. Le conflit tchéchène a prouvé le niveau élevé de détermination russe sur le plan militaire. La crise ukrainienne promet encore de nous interpellier à plus d'un titre.



Lexique

Deception : Mesures visant à induire l'ennemi en erreur, grâce à des truquages, des déformations de la réalité, ou des falsifications, en vue de l'inciter à réagir d'une manière préjudiciable à ses propres intérêts.

Moudjahiddines : Combattant se revendiquant des valeurs de l'Islam et menant un Djihad (Guerre sainte).

Le terme s'est répandu en Occident pendant la première guerre d'Afghanistan, opposant les Soviétiques aux partisans afghans. Amin Wardak était le dirigeant d'un des sept groupes majeurs actifs durant ce conflit.

Spetsnaz : Le terme générique Spetsnaz (russe : Спецназ) désigne de multiples groupes d'intervention spéciaux de la Police, des ministères de la Justice et des Affaires intérieures russes, du FSB (ex KGB) et du SVR ainsi que de l'armée russe.

Guerre de contre-insurrection : La contre-insurrection est une doctrine militaire qui vise à obtenir le soutien de la population dans le cadre d'un conflit opposant un mouvement insurgé à une force gouvernementale de contre-insurrection.

Elle se base sur des actions civilo-militaires, des activités de renseignement, de guerre psychologique et sur le quadrillage par des patrouilles mobiles afin de mailler le territoire.

Si la contre-insurrection s'est réorientée vers des activités civiles, elle a longtemps été associée à l'usage immodéré de la force et de la torture. Dans cet esprit, la contre-insurrection vise à lutter contre une insurrection, accordant pour cela à l'armée des pouvoirs et des missions de police.

Chronologie indicative :

1973 (17 juillet) : coup d'État du général Daoud Kahn, qui dépose le roi Zaher Shah et proclamation de la République.

1978 (27 avril) : coup d'Etat militaire qui amène au pouvoir le P.D.P.A. (communiste) de Nour Mohammad Taraki

1978 (30 avril) : La République d'Afghanistan devient la République démocratique d'Afghanistan.

1978 (5 décembre) : signature d'un traité d'amitié avec l'Union soviétique

1979 (27 mars) : crise au sein du P.D.P.A.: Taraqi éliminé par Hafizullah Amin

1979 (27 décembre) : Invasion de l'Afghanistan par les troupes de l'Union soviétique : Hafizullah Amin exécuté, prise du pouvoir par Babrak Karmal, début en mars de la guérilla,

1986 (4 mai) : Najibullah remplace Babrak Karmal à la tête du pays

1987 (30 novembre) : La République démocratique d'Afghanistan redevient la République d'Afghanistan.

1988 (14 avril) : accords de Genève entre Soviétique, Etats-Unis, Afghanistan et Pakistan sur le retrait des troupes soviétiques

1989 (15 février) : Retrait définitif des troupes soviétiques.

1992 (28 avril) : La République d'Afghanistan devient l'État islamique d'Afghanistan.

1996 (27 septembre) : Coup d'État portant au pouvoir les talibans.

La cuisine Afghane

-ESCAPADE CULINAIRE-



Origines

Subtil mélange des cuisines de ses voisins, la Chine, l'Inde et l'Iran, avec peut-être quelques traces de la cuisine méditerranéenne importée par les armées d'Alexandre Le Grand, telle est la cuisine afghane. Riche de toutes ces saveurs, de tous ces raffinements, elle est très variée. L'Afghanistan est un carrefour de quatre civilisations du vieux monde. Parfaite pour ceux qui adorent la cuisine indienne mais ne supportent pas son côté relevé, la cuisine afghane est parfumée, chargée des arômes délicats de la cannelle, de la cardamome et du safran. Elle emploie essentiellement de l'agneau et du bœuf. Riz, kebabs, naan, yaourts ou ragoûts à la tomate constituent la base de tout repas.

L'aubergine cuite épicée mais adoucie au yaourt est à elle seule une image de cette synthèse culinaire qui se décline de l'est méditerranéen au monde indien, en passant par les terres turques et persanes.

Le climat

Le climat varié de l'Afghanistan permet une abondance de cultures au fil des saisons. Le yaourt frais, la coriandre, l'ail, les oignons, les tomates, les pommes de terre et les fruits sont largement disponibles dans toutes les régions du pays. Fruits et légumes, frais et secs, constituent une partie importante du régime alimentaire afghan, en particulier dans les zones rurales. L'Afghanistan produit une variété de fruits, notamment les raisins, les grenades, les abricots, les baies et les prunes, qui ont toujours été les principales exportations alimentaires de l'Afghanistan. Noix et graines comme les noix, les pistaches, les amandes, les arachides et les noix de pin sont populaires et abondantes. Une variété d'oranges, connues localement comme «Malte,» sont cultivées dans le climat chaud de la province de Nangarhar. Le climat tempéré de Nangarhar soutient des bosquets pour la consommation de l'huile d'olive. La province de Wardak est bien connue pour ses pommes et abricots, ainsi que Kandahar pour ses grenades légendaires.

Le Dastarkhan ou l'art de dresser la table

La création d'un Dastarkhan adéquat est important pour toute la famille, en particulier lors de l'hébergement des invités. Une grande nappe s'étend sur un tapis traditionnel. Le Dastarkhan est ensuite rempli de pains, accompagnements, entrées, plats principaux, salades, riz et fruits. L'arrangement est très important, les invités doivent avoir un accès facile aux aliments et spécialités.

Amina Kalafate

Bolanis aux poireaux

Ou pains garnis aux poireaux

Subtilement parfumée, cette recette n'est pas compliquée à faire.

Les bolanis peuvent être consommés comme sandwiches lors d'un pique-nique ou en entrée. Ils seront très bien aussi sur une table de buffet. Les femmes afghanes, comme les Maghrébines cuisinent «à l'œil».

Il y a un peu de levure dans la pâte, fermez bien les bords des bolanis pour qu'ils ne s'ouvrent pas pendant la cuisson.



INGRÉDIENTS :

Pour la pâte
500 gr de farine
220 ml d'eau (à ajuster)
1 sachet de levure de boulangerie instantanée
1cac de sel.

Pour la farce
6 poireaux
1 oignon
Sel, poivre
Du garam massala (facultatif)
3 cuillères à soupe d'huile d'olive.
De l'huile pour friture.

PRÉPARER LA PÂTE:

Dans un saladier, mettre la farine, le sel et la levure. Mélanger. Ajouter progressivement l'eau en pétrissant. Il faut obtenir une pâte qui se détache des parois, souple et non collante. Former une boule, couvrir le saladier d'un linge propre et laisser monter la pâte 2 heures.

PRÉPARER LA FARCE:

Faire revenir les poireaux et l'oignon émincés dans un peu d'huile d'olive. Ajouter les épices, assaisonner, mélanger et faire fondre à feu doux une vingtaine de minutes. Réserver dans une passoire, afin qu'il n'y ait plus de jus.

PRÉPARER LES BOLANIS:

Dégazer la pâte, c'est à dire l'aplatir avec les mains uniformément. Faire une dizaine de boules de pâtes.

Une boule à la fois : étaler la pâte, garnir de poireaux et refermer bien les bords surtout. Verser dans une assiette farinée. A moins d'avoir une expérience de fou, je ne vous recommande pas de faire la pâte trop fine sinon la farce déborde ou troue la pâte

Faire chauffer une poêle avec de l'huile.

Faire frire quelques minutes les bolanis de chaque côté, réserver au fur et à mesure sur du papier absorbant. Servir chaud

Amina Kalafate

LA MIGRATION
DE PAYSANS DE
L'OUEST VERS LA
CHARENTE AU
XX ÈME SIÈCLE

« Quand un ruisseau déborde, il va forcément vers la partie basse. La migration est inévitable »

De la fin du XIXème siècle jusqu'aux années 1960 ce sont ainsi des milliers de familles dont le nombre est difficile à quantifier faute d'études sur ce sujet qui sont partis des fermes

Nous avons rencontré en 2011 quelques-uns de ces migrants, techniciens agricoles et fermiers, établis en Charente entre les deux dernières guerres. Nous résumons ici le chapitre qui leur est consacré dans un ouvrage collectif intitulé *L'agriculture en Charente au XXe siècle : guide et jalons pour la recherche* (Geste éditions).

Le manque de bras est récurrent en Charente du fait de sa faible natalité. En 1904 l'excédent des naissances sur les décès n'y ait que de 96 (contre 2625 en Vendée). La viticulture, sa première source de richesse agricole est fortement mise à mal par la crise du phylloxéra. De ce fait les terres ruinées ne trouvent plus de repreneurs, se dégradent et se déprécient. Le métayage est dominant ce qui



A black and white photograph showing a tractor pulling a large, flatbed trailer. The trailer is heavily loaded with various items, including a large metal cage or structure, a car, and other miscellaneous objects. The tractor is a heavy-duty model with large, treaded tires. In the background, a small car is parked on the side of the road, and several people are standing near it. The scene appears to be on a dirt or gravel road, possibly in a rural or construction area. The license plate on the front of the trailer reads "86".



natifs. Ainsi s'amorce un phénomène de migration que ne prendra fin qu'avec les 30 glorieuses et le départ des fils de la terre pour les métropoles.

En Charente Limousine là où se sont installés la majorité des migrants, tous catholiques, que nous avons rencontré la situation est depuis longtemps difficile comme en témoignent les deux textes suivants : *«Chaque dépression est envahie par la prairie ... Partout de l'eau, des arbres, de l'ombre, de l'herbe. Privée de rapports avec l'extérieur, la région demeure longtemps arriérée ..Plus du tiers et jusqu'à la moitié des terres sont voués à l'herbe. Les bœufs sont rares, les vaches labourent, traînent la charrette ... elles sont médiocres laitières. Le Confolentais est un rare exemple de région d'élevage où le lait est presque qu'inutilisé. L'herbe que fournissent les prairies n'a pas les qualités nutritives suffisantes pour nourrir du gros bétail, voilà pourquoi on se contente de l'élevage des jeunes bêtes vendues à dix ou quinze mois...*

Le métayage est le mode d'exploitation le plus répandu... 70% des domaines sont cultivés par des métayers 1), 25% par des ouvriers et 5% par des fermiers ... Les paysans sont trop arriérés pour faire de bons fermiers, ils épuisent la terre au

lieu de la rendre plus productive. Les propriétaires trouvent très difficilement de la main d'œuvre. Les bordiers qui constituaient autrefois une pépinière de domestiques et de journaliers (condamnés à mourir de faim les années de disette) ont complètement disparus . (Françoise Moreau dans les annales de géographie en 1920)

1) 7 % seulement de métayers sur l'ensemble de la France à la même époque
Le métayage subit dans notre région une crise très grave, due à la pénurie de la main-d'œuvre agricole, conséquence de la guerre et de l'exode rural.... Notre région à métayage est singulièrement en retard sur les régions à fermage. Trop souvent, le propriétaire ne peut ou ne veut faire de grosses dépenses; le métayer ne tient pas à contribuer aux achats d'engrais dont le profit n'est pas immédiat. Il en résulte un appauvrissement des terres...l'instituteur de Lessac (Nord Confolentais) en 1930 dans « Etudes Locales».

Postérieurement à l'époque décrite ci-dessus la dernière guerre va achever de séparer métayers et grands propriétaires terriens.

Une société très clivée oppose les grands propriétaires, nobles pour certains, la bourgeoisie locale et une masse de mé-

tayers, bordiers, journaliers, ouvriers aux conditions de vie misérables.

L'adhésion de cette classe pauvre est acquise au parti communiste depuis les années 1930. Durant la guerre un maquis important procède à plusieurs dizaines d'exécutions sommaires. En l'absence de toute enquête postérieure, le silence s'installe, jamais rompu, entre les familles des victimes et celles des maquisards, entre les tenants des uns et des autres. Pour des décennies, le parti communiste domine la vie locale, d'autant que les descendants des métayers charentais sont devenus ouvriers dans les usines du pays.

Accueillis par la classe possédante qui espère se faire des alliés de ces catholiques fervents, les migrants vont se garder de toute implication dans ce conflit larvé et laisser la population d'origine gérer les communes. Leurs succès, ils vont les réserver au domaine agricole que leur abandonne les charentais où leur réussite sera exemplaire. Ils sont reconnaissants aux bourgeois catholiques de leur bon accueil mais leur origine sociale modeste les rend humainement proches des « petits » Charentais. Leur foi profonde, qui forge un comportement moral exigeant s'accommode mal de certaines

conventions. Ils prônent une responsabilité sociale : écouter, demander, analyser les besoins du milieu et prendre des initiatives. C'est le credo de la JAC qui a formé les plus militants d'entre eux. Ils dépassent dans leurs ambitions ce qu'espéraient la bourgeoisie locale et une partie du clergé. Ceux-ci auraient aimé s'appuyer sur eux pour maintenir leur ascendant sur une population laborieuse en voie d'émancipation mais n'y sont pas parvenus.

Des installations bien encouragées

Les réseaux personnels, les curés, les notaires et agents immobiliers prospectent les candidats à la migration et beaucoup d'entre eux échapperont aux statistiques. Mais des syndicats de migrants se mettent en place sous l'égide de la JAC aussi bien dans les pays de départ que dans les communes d'arrivée. Après guerre ils sont encouragés, car le pays a besoin de toutes ses terres pour concourir à l'indépendance alimentaire. Entre 1949 et 1954, les départs organisés par les syndicats touchent sur l'ensemble du territoire 3 868 familles soit 19 000 personnes qui ont libéré 50 000 ha dans leur régions d'origine. Les migrants cultivent depuis lors 135 000 ha dont près de la moitié étaient plus ou moins en friche. Alors qu'ils disposaient en moyenne de 16 ha chez eux ils passent à 40 ha dans les départements d'accueil. 33% sont devenus propriétaires alors qu'ils n'étaient que 11% auparavant. Un tiers de ces migrants était à l'origine ouvriers ou aides exploitants. Dès 1954 on

«Entre 1949 et 1954, les départs organisés par les syndicats touchent sur l'ensemble du territoire 3 868 familles soit 19 000 personnes qui ont libéré 50 000 ha dans leur régions d'origine.»

constate donc le bénéfice de la migration en terme d'ascension sociale.

Sur cette période, 60% des migrants aidés par les syndicats partent de l'Ouest de la France dont 40% de l'ancienne Vendée militaire. Très souvent, ils s'installent dans des départements limitrophes. Les départements français les plus accueillants sont la Charente et la Vienne chacun d'entre eux reçoit plus de 250 familles en cinq ans. Dans le même temps plus de 250 familles quittent chacune des trois zones les plus exportatrices (nord Deux Sèvres, Vendée, Mayenne). En tout le syndicat de migrants de la Charente accueillera plus de 1500 familles jusque dans les années 1970. A ces chiffres s'ajoutent évidemment les migrations qui s'opèrent de manière totalement indépendante. La plupart des migrations seront des réussites quelles que soient les zones d'accueil.

Les candidats au départ et leur réussite

Les migrants que nous avons rencontré sont arrivés en Charente Limousine entre 1930 et 1960. Ils venaient de la Manche, de la Vendée et de la Mayenne, ils trouvent là des Vendéens de

la première vague et de nouveaux arrivants de grandes familles catholiques hollandaises qui s'intégreront moins bien qu'eux mais conforteront la réorientation laitière qu'ils vont à eux tous initier. C'est l'impossibilité de s'installer dans des exploitations viables qui poussent au départ les plus entreprenants, les mieux formés. Ils sont issus de familles nombreuses (plus de 8 enfants) et n'imaginent pas d'autre avenir qu'agricole. Tous sont catholiques fervents. Ils sont fermiers, n'ont jamais connu le métayage et n'accepteront que des contrats de fermage, première marche avant l'accession à la propriété. Très vite c'est toute la région qu'ils transforment. Jadis vouée à l'élevage des veaux et génisses elle devient la zone de production du lait en Charente.

Les migrants introduisent l'engrais chimique, la culture avec les chevaux plutôt qu'avec les vaches et bœufs, ils empruntent pour se mécaniser, ils développent l'entraide appuyé par un technicien d'origine vendéenne qui manage la plus grosse CUMA de France (jusqu'à 1800 adhérents). Les migrants ont de nombreux enfants qu'ils envoient pour la plupart à l'école dite libre (catholique) dont ils prennent la



tête supplantant la bourgeoisie locale. Ils savent transmettre leurs valeurs aux enfants au rang desquelles l'attachement à la terre. Ils ont besoin d'une école d'agriculture à même de les former efficacement. Or le secteur en est dépourvu. Ils n'hésitent pas à créer leur maison familiale dans laquelle ils s'impliquent avec fougue.

Il suffit de dire qu'aujourd'hui encore dans beaucoup de communes de Charente Limousine les migrants et fils de migrants exploitent 80% des terres pour comprendre l'impact de ces migrations. Si l'endogamie a été forte au début et a perduré chez les Hollandais, la greffe a rapidement pris et les jeunes générations ne dissocient plus les origines. Aujourd'hui l'intégration est acquise et elle a dépassé le simple cadre agricole. Un tiers des maires du canton de Chabanais est issu de la migration, les mariages mixtes sont fréquents et un natif de la Manche éleveur laitier a présidé la Chambre d'agriculture

durant 18 ans jusqu'en 2013 ce qui dans le fief du Cognac atteste de l'importance qu'ils ont su donner à leur région excentrée si longtemps dénigrée.

Pour faciliter la lisibilité nous avons volontairement dissocié les paroles de migrants de la présentation générale. Nous voulons néanmoins vous faire partager leurs paroles classées par thème.

La famille restée au pays natal

« Ma mère était la troisième d'une famille de dix-huit enfants »

« Dans mon village du nord Vendée, nous étions 40 enfants sur les 4 fermes de mes parents et oncles, soit 21 enfants à table »

« Chez moi nous étions 11 enfants dans deux pièces sans eau courante ni électricité sur 25 ha de terres gâtées par les nombreuses sources qui couvraient les près »

Partir : une obligation

« Quand on était dix, il fallait neuf départs. Le restant devait cohabiter, élever les frères et attendre la retraite du père pour être chef de l'exploitation »

« Trouver une ferme dans le bocage vendéen était impossible, la demande était si forte que les prix de fermage étaient prohibitifs »

« Nous avons pris en 1957, une petite ferme vers Grandville de 19 ha : 13 propriétaires, 33 parcelles sur 4 communes, infernal »

« on n'envoyait pas ses enfants vers d'autres professions tant on baignait dans ce milieu, tout au plus donnait-on un fils au séminaire, mais les fils de paysans n'allaient pas au lycée technique, par exemple »

L'influence de l'Église

« Mes parents étaient membres de la JAC en Normandie. Mon père avait une toute petite ferme. Le propriétaire refusait des travaux, il a décidé de partir puisque trouver des terres était impossible en Manche. Notre curé nous a mis en relation avec un curé charentais. Ici les églises et les écoles libres étaient vides, seuls les bourgeois du coin y allaient. »

« ma mère acceptait le départ à condition de s'établir là où existait une communauté catholique fervente, je dirais presque inté-

griste».

«avant 1940, j'ai vu en Mayenne prendre des avis de maires et de curés sur des candidats qui devaient être pratiquants. »

« Les Hollandais avaient leur aumônier. Je n'ai connu aucun protestant. La Vendée avait aussi envoyé un aumônier qui galopait la campagne pour visiter les migrants. »

Le rôle des syndicats de migrants

« Nous remplissions quatre cars par an qui faisaient des tours de fermes. On visitait les terres et les propriétaires. Nous transmettions la fiche de ceux qui étaient séduits au syndicat de Charente en demandant qu'on leur fasse le maximum de propositions. »

Le départ

« Pour moi, enfant, ce fut l'aventure, je revois encore les vaches arrivant à la gare et les 5 kms que nous avons fait à pieds pour les ramener à la ferme. Pour mes parents, c'était une nouvelle vie. En Manche, ils n'avaient pas d'avenir, coincés sur une petite ferme. Ici tout était possible, ils sont arrivés avec l'idée d'entreprendre, bien formés qu'ils étaient par la JAC. Quand je vois des films sur la conquête de l'Ouest, j'y retrouve le même élan. »

« Je vois encore mes parents sur le seuil de la porte quand on est parti. Rien que pour cela, je ne sais pas si je le referai ! On ne réalise pas ce qu'ils ont pu souffrir. On partait en Amérique, avec

nos 7 ou 8 vaches »

Le choix de la Charente Limousine

« A partir de 50-55 la Basse Normandie, le nord de la Sarthe, la Mayenne choisissaient le Confolentais pour des raisons de compatibilité des terres avec les projets d'élevage que portaient les candidats au départ. »

« Beaucoup de migrants se sont installés sur les six cantons du Confolentais, au moins 800 familles de fin 1945 à 1970 »

« Les familles qui restaient en Manche acceptaient le départ parce qu'on était en surpopulation là-bas. Mais on disait à mon père qu'il partait dans un pays où il n'y avait même pas de bois pour se chauffer ; on lui disait qu'il faudrait brûler les bouses de vache. Quand il est venu, il a été emballé. »
«on a trouvé 20 ha d'un seul tenant. C'était formidable. Il y avait des fermes à louer partout, les gens d'ici étaient dégoûtés de la terre, ils avaient été bouffés par le métayage, leurs jeunes ne souhaitaient pas se lancer dans les emprunts. »

Fermage et métayage

« Ils ont bien essayé de proposer à mon père le métayage mais c'était inconcevable pour lui »

« Le propriétaire en était encore à l'idée du métayage, Je n'aurai jamais accepté d'être métayer pas plus que domestique. »

« Il y avait un comportement de la part des propriétaires qui donnait l'impression aux métayers de ne pas être des hommes à part entière. Ils n'étaient qu'une force de travail. . »

« On connaît d'anciens métayers qui ont près de 100 ans. En 1966, ils attelaient deux vaches et ils travaillaient surtout à la main. »

« C'est affreux ce qu'ils ont pu faire subir à certaines familles. Les métayers ne pouvaient pas évoluer, ils étaient bridés, ceux qui sont restés agriculteurs au-



jourd'hui n'étaient pas métayers avant.

Je ne connais pas de métayer qui a pris une ferme après. Quand certaines familles nous racontaient leur vie, bon sang ! c'était à chialer ! On n'a jamais connu ça chez nous.

Quand ils réglaient leurs mé-tayages, il fallait encore accorder quelques poulets au régis-seur.

Ils avaient peu d'instruction, on connaît des gens, encore vi-vants, qui ne sont jamais allés à l'école. »

La guerre achève la rup-ture entre métayers et propriétaires en Charente Limousine

« Les métayers n'avaient pas for-cément les moyens de racheter le cheptel des propriétaires et de plus, les usines, tuileries, pape-teries embauchaient beaucoup. On se trouvait donc dans une situation où des gens qui avaient la perspective de trouver facilement du travail. Le Confo-lentais est assez industrialisé. Chez les métayers, la vie était relativement difficile et le rêve des parents était de faire entrer leurs enfants dans l'administra-tion. Le taux de natalité était bas. Ces régions ont beaucoup souffert. Quand on est métayer sur de bonnes terres, on peut s'en sortir, pas sur ces terres difficiles. Entre les deux guerres, les condi-tions de métayage étaient très dures. Puis pendant la guerre, les maquis, importants dans cette région, étaient souvent aux mains des communistes, les gens s'y sentaient respectés. Ils étaient

traités comme des hommes alors que sur leurs terres, ils ne l'étaient pas. »

« On a pas connu tout cela dans notre pays. Chez nous, c'est les Allemands qui ont tué des gens. On était en zone occupée. Ici ça se dénonçait par jalousie et pour n'importe quoi.

Avant de partir de la Manche, on nous avait bien dit qu'il fal-lait éviter de poser des questions sur tout cela .»

« J'aimais l'histoire. J'ai essayé souvent de poser des questions, c'était impossible. Il y avait une chape de plomb incroyable. Cette période a influencé le com-portement des gens par la suite, notamment le fait qu'ils ne vou-laient plus être métayers dans un climat de méfiance réciproque. »

L'esprit d'entreprise des migrants

« Tout était possible ici, le chan-tier était énorme pour qui vou-lait entreprendre. C'était sem-blable à la conquête de l'Ouest. Les terres allaient du mauvais état à la friche totale. Un mé-tayer qui allait arrêter ne faisait plus que le minimum. Certaines terres étaient restées sans entre-tien en l'attente de repreneurs. »

« En 1958, mes parents ont loué 24 ha, puis en 1963 ont acheté 50 ha d'un seul tenant. Les op-portunités pour celui qui voulait entreprendre étaient fabuleuses. C'est comme si aujourd'hui mon fils voulait s'installer en Amérique. A l'hectare les terres étaient moins bonnes, certes, mais sur l'ensemble de l'exploita-

tion, c'était plus exploitable que chez nous. »

L'intégration

« Quand je suis arrivé ici, c'était frappant, à la foire mensuelle, il y avait deux groupes, migrants ensemble, et Charentais en-semble. Mais avec la génération des enfants, le mélange s'est fait assez vite.»

« Ça la fout moche, ceux qui restent entre eux, ça donne l'im-pression d'ignorer les autres. Nous, on n'aurait pas voulu avoir l'air de vivre entre soi. Il y avait des réunions au début entre migrants, nous n'y sommes jamais allés. »

« Au début beaucoup de familles vivaient dans ce cercle, certaines sont toujours abonnées à la Manche Libre. Mes parents sou-haitaient vivre comme les gens d'ici pour s'adapter rapidement. Il n'est pas bon de vivre en ghet-tos. »

« Les Hollandais sont souvent repartis au pays à la retraite ; chez les Normands ces retours n'ont été le fait que des migrants tardifs arrivés avec de grands enfants. Ces gens-là ont été mal-heureux en Charente comme en Normandie car à leur retour ils n'ont pas retrouvé le pays de leur jeunesse.»

« Y a des gens du pays qu'ont retiré leurs enfants de l'école de Chabanais parce qu'ils ne vou-laient pas que qu'ils soient avec les fils de migrants, qu'on était pas bien pour eux. Pourtant on était plus charitables que cer-tains. Ils ne voulaient pas que

leurs enfants soient mélangés avec toute cette société-là. Ils sentaient peut-être qu'ils perdaient quelque chose ; nous, fermiers, une fois qu'on avait payé notre fermage, on leur devait plus rien ; on viendrait pas nous chercher la récolte dans la grange. »

« C'est quand même des gens aisés, des propriétaires, qui avaient des places réservées à l'église. Je n'accepte pas cela, l'église, c'est la maison à tout le monde, c'est la maison du bon Dieu. »

Le mot Vendée très souvent cité dans cet article est à comprendre comme l'entendent nos interlocuteurs c'est à dire qu'il inclut tout le territoire de la Vendée militaire, soit une zone d'environ 10.000 km² qui recouvre les deux tiers du département de la Vendée, un tiers de la Loire-Inférieure (actuelle Loire-Atlantique), un tiers du Maine-et-Loire et le Nord-Ouest des Deux-Sèvres. Par ailleurs le mot Confolentais se confond plus ou moins avec la Charente Limousine au plan géographique, zone limitrophe du Limousin et de la Vienne, et constitue plus de la moitié du Pays de Charente limousine au plan administratif.

Sylviane Cousin

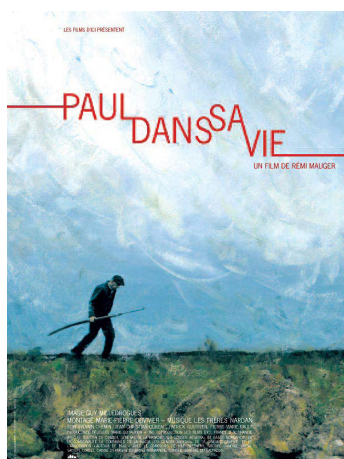
POUR ALLER PLUS LOIN



Le guide de recherche

Cet ouvrage collectif est le troisième de la collection réalisée avec le concours de la fondation Xavier Bernard. Il regroupe les données Géographiques, historiques, des témoignages, des relevés d'archives et une imposante bibliographie. Il s'adresse à tous ceux qui s'intéressent au passé très récent de l'agriculture, une époque fondamentale de son évolution.

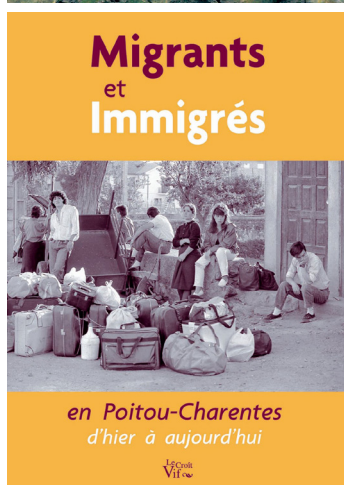
L'article ci-dessus résume le chapitre consacré aux migrations écrit par Sylviane Cousin.



Un film

Cette fois, c'est sûr, Paul arrête. A son âge, c'est plus sage. Et Paul Bedel est un sage.

A Auderville, son village du cap de la Hague, il vit dans la ferme où il est né il y a plus de 75 ans. Il y demeure avec ses deux soeurs, célibataires comme lui. Ensemble, ils ont arrêté le temps il y a bien longtemps. Sans aigreur ni rebuffade, Paul a laissé passer le progrès. Il a préservé et cultivé son lien à la nature. Au XXIème siècle, il nous l'offre en héritage.



Un livre

«Le rêve d'une terre promise. Leur eldorado, ici, en Charente. Pendant un peu plus de cinquante ans, ils ont été des centaines à y croire. Sans doute à raison, quand on constate qu'ils ont pratiquement tous fait souche ici.

Eux ce sont ces Vendéens et ces Bretons, pour l'essentiel, mais aussi ces Chtis, ces Normands, ces Landais...tous ces gens venus d'autres régions, à l'origine pour repeupler une charente qui s'était mal remise de la crise du phylloxéra qu'au soir du XIXème siècle.»

Migration paysanne...

Des cours d'eau en franges urbaines

Dans le cadre de notre première année de Master ECCE (Expertise des territoires, concertation et communication environnementale) nous sommes amenés à réaliser un film documentaire sur les franges urbaines et plus particulièrement sur la requalification des cours d'eau dans ces espaces. Ce projet est réalisé en partenariat avec les étudiants en seconde année du Master GEDELO (gestion de l'eau et développement local) de l'Université Paris X à Nanterre.

Notre projet consiste donc à réaliser un documentaire sur la revalorisation de deux cours d'eau se situant aux limites de la Seine-Saint-Denis et du Val d'Oise : le Croult et le Petit Rosne. Ces deux cours d'eau s'inscrivent dans un contexte de franges urbaines. Une frange est selon le Robert « une limite imprécise entre deux états ». Appliqué à un contexte géographique la frange urbaine est donc la limite imprécise où s'entremêlent le milieu urbain et le milieu rural. Les territoires sur lesquels nous travaillons étaient encore au début du XX^{ème} siècle des espaces fortement ruraux mais ils ont connu, particulièrement après la deuxième guerre mondiale, une importante urbanisation ainsi qu'une forte industrialisation. Ces cours d'eau ont perdu, avec le progrès technologique, les usages traditionnels auxquels ils étaient dédiés comme le nettoyage du linge et

le fonctionnement des moulins. Ils devinrent les égouts des habitants environnants et furent par la suite partiellement canalisés et enterrés pour des raisons d'hygiène ainsi que pour maîtriser les inondations. Relégués sous terre ils furent oubliés par les habitants jusqu'à ce que les canalisations se montrent insuffisantes et qu'ils inondent de nouveau les villes sous lesquelles ils coulaient, comme c'est arrivé en 1992. Face à l'incapacité de faire face aux inondations des canalisations et aux nouvelles normes écologiques mises en place par la DCE (directive cadre sur l'eau) et la LEMA (loi sur l'eau et les milieux aquatiques) des actions de revalorisation de ces cours d'eau ont été réalisés récemment sur certains tronçons. Ces petites rivières retrouvent ainsi une place dans un milieu urbain qui avait voulu s'en débarrasser.

Lors du premier semestre avec l'équipe de Paris X nous avons effectué des recherches bibliographiques et iconographiques pour nourrir notre connaissance des franges urbaines et trouver des informations sur les territoires que traversent nos deux cours d'eau. Nous avons également effectué des relevés de terrain en nous rendant le long des cours d'eau pour y effectuer un travail de collecte de données et d'analyse de ces dernières. Nous avons enfin ren-

contré à la fois les aménageurs, les élus et des associations qui travaillent sur le Croult et le Petit Rosne. Nous nous apprêtons maintenant à retourner sur le terrain pour tourner le film.

Les étudiants de la promotion de Master 1



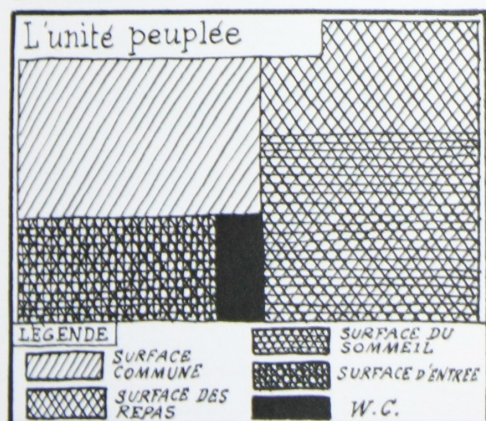
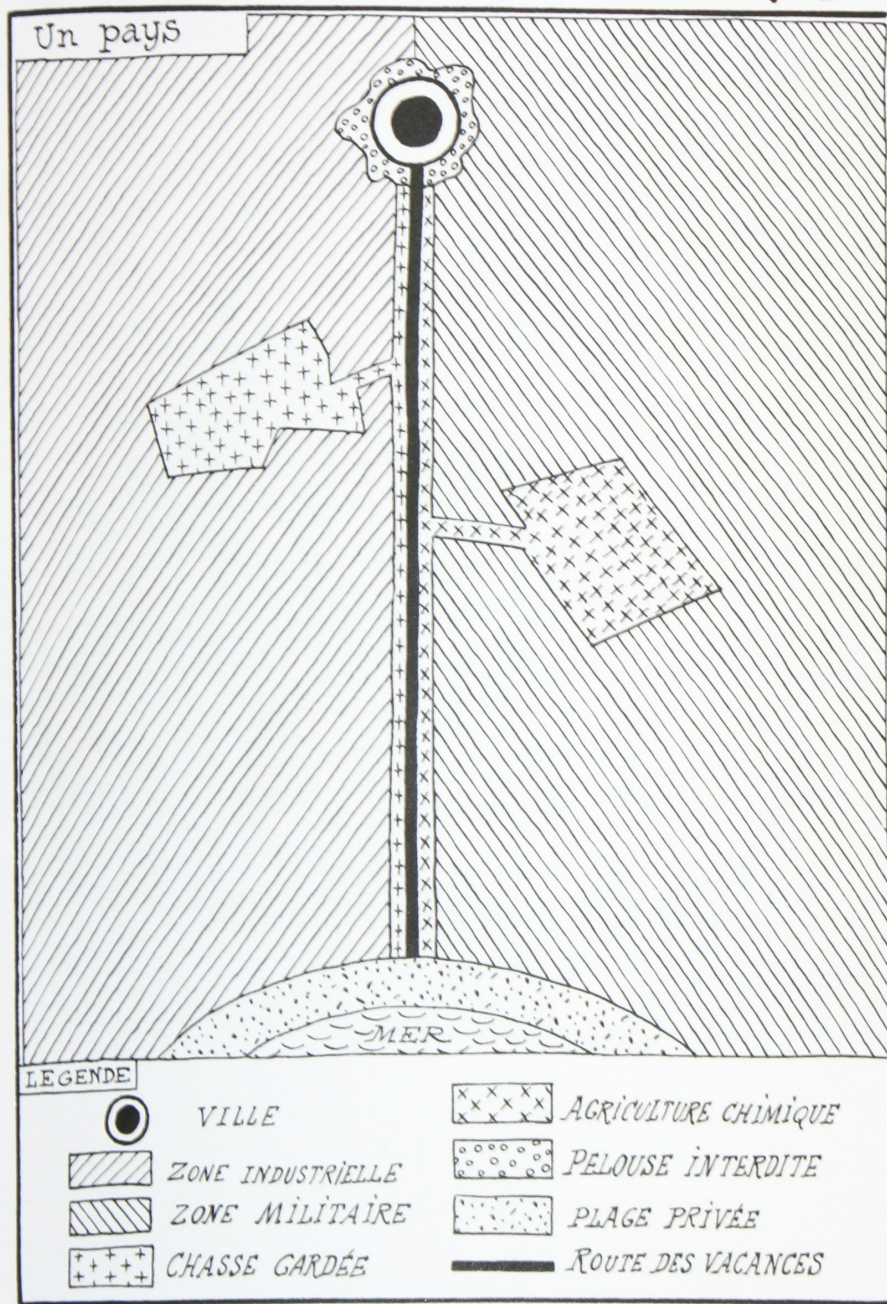
Le Croult



Le petit Rosne

L'AN 01 FAIT SA GÉOGRAPHIE

GEOGRAPHIE TECHNOCRATIQUE



CASEY DE LA MARTINIQUE AU 9-3



Les paroles de «Chez Moi» font écho au dur passé des Antilles. Elles entaillent l’imagier néo-colonial de l’île paradisiaque si cher aux touristes métropolitains. Cette chanson âpre rappelle le poids du sac de sucre d’une mémoire tronquée. Les colères de Casey font de chaque beat une frappe qui glace le cœur et casse la glace..

Discographie

- 2006 -Tragédie d’une trajectoire
- 2009 -CD collector Ennemi de l’ordre/Hostile au stylo
- 2010 -Libérez la bête

Revoir vous propose, dans chaque numéro, de rencontrer un « artiste » du 9-3. Pour ce premier opus, nous avons choisi un texte de Casey, rappeuse du Blanc-Mesnil.

Casey, d’origine martiniquaise, a grandi à Rouen. Une « jolie petite ville de France où quand le nègre passe y’a des dents qui grincent ». Elle déménagera par la suite au Blanc-Mesnil où elle se met au rap, surfant sur la vague du hip-hop underground des années 90. Les débuts sont difficiles... Elle enchaîne les concerts dans des MJC désertes. Elle qui chiquait le verbe sur les bancs du bahut avec « La rumeur », Prodige ou B James se met à présent à son compte. Elle forge un rap dur, avec des mots qui taclent et des phrase qui claquent comme une baffe. Loin des paillettes, elle sort son premier album en 2006. On découvre alors un rap amer, tendu et sombre, ennemi de l’ordre qui « enferme dans une posture, une géographie, une représentation ».

On se souvient dans le tranchant de ses mots que le rap est une musique de révolte, bien plus proche du bitume que du bling-bling.



CASEY

CHEZ MOI



[Couplet 1]

Connais-tu le charbon, la chabine
Le kouli, la peau chapée, la grosse babine
La tête grainée qu'on adoucit à la vaseline
Et le créole et son mélange de mélanine ?
Connais-tu le morne et la ravine
Le béké qui très souvent tient les usines
La maquerelle qui passe son temps chez la voisine
Et le crack et ses déchets de cocaïne ?
Connais-tu le Mont-Pelé et la savane
Les pêcheurs du Carbet, les poissons de Tartane
Et les touristes aux seins nus à la plage des Salines
Pendant que la crise de la banane s'enracine ?
Connais-tu Frantz Fanon, Aimé Césaire
Eugène Mona et Ti Emile ?
Sais-tu que mes cousins se foutent des bains d'mer
Et que les cocotiers ne cachent rien d'la misère ?

[Refrain]

Chez moi, j'y vais par périodes
C'est une toute petite partie du globe
Tu verras du Madras sur les draps, les robes
Et puis sur la table, du crabe, du shrub

[Couplet 2]

Sais-tu qu'on soigne tout avec le rhum:
La tristesse, les coupures et les angines
Que l'Afrique de l'Ouest et d'Inde sont nos origines
Que l'on mange riz et curry comme tu l'imagines ?
Sais-tu que chez moi aux Antilles
C'est la grand-mère et la mère le chef de famille
Que les pères s'éparpillent et que les jeunes filles
Elèvent seules leurs gosses, les nourrissent et les habillent ?
Sais-tu qu'on écoute pas David Martial
La Compagnie créole et «C'est bon pour le moral»
Et que les belles doudous ne sont pas à la cuisine
A se trémousser sur un tube de Zouk Machine ?
Sais-tu que là-bas les p'tits garçons

Jusqu'à 4 ans doivent garder les cheveux longs
Et sais-tu aussi que mon prénom et mon nom
Sont les restes du colon britannique et breton ?

[Refrain]

Chez moi, j'y vais par périodes
C'est une toute petite partie du globe
Tu verras du Madras sur les draps, les robes
Et puis sur la table, du crabe, du shrub

[Couplet 3]

Sais-tu qu'on prie avec la Bible
Fête le carnaval comme toute la Caraïbe
Que nos piments sont redoutables
Nos anciens portent des noms du sexe opposé pour
éloigner le Diable ?
Sais-tu que chez nous c'est en blanc
Et au son des tambours qu'on va aux enterrements
Et qu'une fois par an cyclones et grands vents
Emportent cases en tôle, poules et vêtements ?
Sais-tu qu'hommes, enfants et femmes
Labouraient les champs et puis coupaient la canne ?
Sais-tu que tous étaient victimes
Esclaves ou Neg' Marrons privés de liberté et vie
intime ?
Sais-tu que notre folklore ne parle que de cris
De douleurs, de chaînes et de zombies ?
Mais putain ! Sais-tu encore aujourd'hui
Madinina, l'île aux fleurs est une colonie ?

[Refrain]

Chez moi, j'y vais par périodes
C'est une toute petite partie du globe
Tu verras du Madras sur les draps, les robes
Et puis sur la table, du crabe, du shrub

Big Up

Cette publicite vous est offerte par l'an 01

IL Y A CEUX QUI SONT DANS LE CHAMP DES CAMERAS DE TELE

IL Y A CEUX QUI ECRIVENT LES JOURNAUX

ET CEUX QUI SONT DEVANT LE POSTE

IL Y A CEUX QUI FONT LA MUSIQUE

ET CEUX QUI L'ECOUTENT

IL Y A CEUX QUI FONT LE SPORT

ET CEUX QUI REGARDENT

IL Y A CEUX QUI BOUGENT ET DISSENT

ET CEUX QUI S'ANKYLOSENT

IL Y A CEUX QUI MONTRENT

ET CEUX QUI IMITENT

IL Y A CEUX QUI FONT LE SOLEIL

ET CEUX QUI S'Y METTENT

TRACT

POUR LEUR RENDRE LE TRAVAIL SUPPORTABLE, JUSTE CE QU'IL FAUT POUR QU'ILS AIENT L'IMPRESSION, QU'IL N'Y A PAS QUE LE TRAVAIL, POUR QU'ILS AIENT L'IMPRESSION DE VIVRE.

TIREZ SUR LE FIL NOIR ET C'EST L'AN 01

DEJA UNE CENTAINE DE LECTEURS-ACTEURS RECRUTES SURS POUR LES PREMIERS TOURNAGES DE '01' LE PREMIER FILM QUI NE FOURRA PAS LES GENS A LA RUE "BONJOUR M'SIEURS DAMES, ET MAINTENANT DODO CAR DEMAIN BOULET" ENFIN! ON ESSAYE, ON ESSAYE. TENEZ BON!

11-10-1971

La voiture d'Intisar - Portrait d'une femme moderne au Yémen

Malgré la célèbre blague du département de géographie, le Yémen n'est pas le pays le plus cool du monde (Yeah men...).

Le romancier espagnol Pedro Riera y a vécu durant 10 mois. Durant ce temps, il a mené 40 entretiens avec des femmes yéménites et, de la fusion entre toutes ces femmes et anecdotes est née Intisar.

Intisar est une folle du volant, Intisar est fumeuse, Intisar est médecin mais Intisar est aussi Yéménite.

En tant que telle, les hommes de sa famille peuvent lui interdire tout ce qui la définit ici.

Dans ce récit épisodique, on suit la jeune fille dans son quotidien et dans les flash-back de sa jeunesse comme de celles de ses amies. Elle nous explique alors pourquoi toutes les Yéménites cèdent au chantage collectif -et récent au Yémen- du niqab et comment elles finissent par savourer et utiliser (crapuleusement parfois !) leur anonymat.

Un anonymat protecteur dans un pays où « on n'oublie rien et on ne pardonne rien ».

Le médium de la BD ici permet une liberté narrative unique – chaque chapitre présente un épisode différent de la vie d'Intisar ou de ses amies, entrecoupé de moments en tête à tête qui constituent le fil rouge de l'histoire.

Le reportage est merveilleusement servi par la BD et les personnages s'en trouvent fortement humanisés. L'environnement comme l'atmosphère sont richement retranscrits et le récit peut rester aisément focalisé sur des faits précis (c'est ce que j'appelle « la liberté narrative unique » de la bd).



Iman Rankoussi



Intisar...

CROQUIS D'UNE PARCELLE MARAÎCHÈRE DE SAINT-LOUIS (SÉNÉGAL) À L'AQUARELLE (2011)

«/Si l'appareil photo numérique est devenu un outil quasi indispensable, les perfectionnements technologiques de ce dernier ne lui confèrent pas la puissance analytique d'un croquis de terrain qui trie et hiérarchise les éléments du paysage et aide à comprendre le monde avec une feuille de papier et un crayon/.» Roland Courtot et Michel Sivignon

J'ai réalisé ce croquis en première année de Master de géographie en 2011. Je travaillais alors sur la pérennité de l'agriculture urbaine à Saint-Louis au Sénégal. J'ai passé un mois dans les jardins des maraîchers de la commune à discuter de leur vie d'agriculteurs en ville, de leurs difficultés, des avantages de cette localisation, de leurs stratégies.

En rentrant en France, il m'a fallu expliquer cela à des personnes qui n'y étaient jamais allées.

Comment expliquer ce qu'est une parcelle de maraîcher à Saint-Louis? Comment décrire précisément tous les éléments qu'elle comporte? La chaise en plastique à l'ombre, la cabane pour se reposer, le fourneau pour faire le thé avec les jardiniers des parcelles voisines, les planches de culture recouvertes de salades ou de menthe, les bassins de rétention des eaux pour l'arrosage, les pépinières, les courges qui grimpent le long de la palissade, le canal d'irrigation avec les tuyaux, les arbres fruitiers épars, le tas de fumier

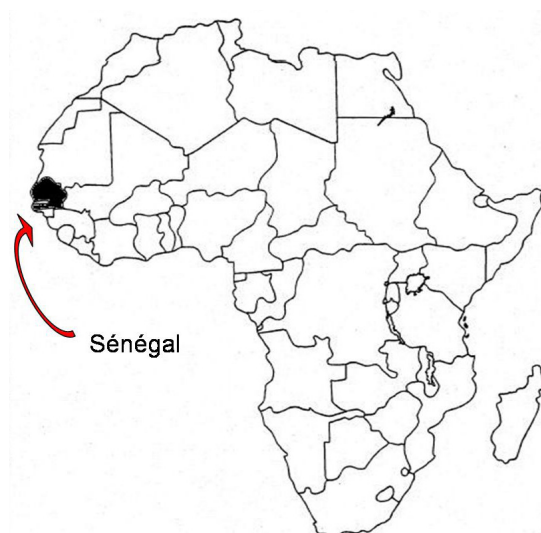
à l'entrée.

Comment montrer ce qui est important?

Si un long texte de description est utile, il est fastidieux à lire sans illustrations. J'avais des photographies de certains détails mais pas de vue d'ensemble. Alors j'ai réalisé cette aquarelle. C'est un croquis d'un jardin-type dans le quartier de Khor. Ce jardin n'existe pas dans la réalité mais il ressemble à tous les jardins de Khor. C'est un croquis de synthèse.

Je pense que le croquis est un outils important pour le géographe. Il me permet de sélectionner les informations que je souhaite représenter. Je dois faire le tri dans ce que je dessine. Je peux détailler certaines zones plus que d'autres parce que je pense qu'elles sont importantes dans ma démonstration. J'aurais pu par exemple dessiner certains détails. Mais surtout, elle permet à mes lecteurs de se faire une idée plus précise de ce que j'ai vu sur le terrain.

Thomas MAILLARD





Régions et chefs-lieux du Sénégal. St Louis se situe à l'extrême nord.



GEOPOTINS

OÙ COMMENT LA RELATION TRÈS AMICALE ENTRE CATHERINE II DE RUSSIE ET DENIS DIDEROT A DESSINÉ LES FRONTIÈRES DE L'EUROPE.

« Où arrêter l'Europe vers l'Est ? »

Cette question, toujours actuelle, n'avait pas de réponse évidente au XVIII^e siècle. La tradition était plutôt d'utiliser une limite fluviale, continuité plus « naturelle » de la limite maritime formée par les mers Noire et Egée reliées par les détroits. Parce que la mer d'Azov prolonge vers le nord la mer Noire, le principal fleuve qui s'y jette, le Don, a souvent été retenu comme limite. Cela ne règle d'ailleurs pas le tracé plus au nord encore, à partir de la région de Toula, à 160km au sud de Moscou, où ce fleuve prend sa source. Tous les grands cours d'eau à partir de l'est de la Pologne ont pu être utilisés à un moment ou un autre : la Vistule, le Dniestr, le Dniepr... Pour Montesquieu, dans l'Esprit des lois, c'est la Volga qui forme la borne orientale de l'Europe.

Si le général de Gaulle pouvait invoquer « l'Europe de l'Atlantique à l'Oural », il devait cette délimitation à la conjonction d'une situation géopolitique et d'un contexte intellectuel : la politique de grande puissance menée par l'Empire russe depuis Pierre le Grand et les liens entre les Encyclopédistes, particulièrement Diderot, et les « despotismes éclairés ». Le règne de Pierre (1682-1725) représente un tournant considérable dans l'histoire russe. Au XVII^e siècle, le caractère européen n'est pas très évident : le christianisme très différent pratiqué, la rupture avec le reste du monde orthodoxe sous domination ottomane et l'avancée en Sibérie faisaient de la « Vieille Russie » comme on dirait alors, un monde à part. Pierre le Grand inaugure un siècle d'insertion de la Russie, proclamée empire en 1721,

dans le « concert des nations » (européennes, cela va sans dire). [...] L'Empire des tsars affirme son caractère de grande puissance européenne, qu'il confirme à l'occasion des guerres napoléoniennes. Simultanément, il repousse les marges ottomanes et atteint la mer Noire, limite continentale. Pour renforcer l'évolution du régime, les souverains russes impulsent une vie intellectuelle nationale. L'un des principaux acteurs en est Vassili Nikititch Tatichtchev (1686-1750). Il est en particulier l'auteur de la première histoire de la Russie, publiée peu après sa mort.

C'est dans ce contexte que, pour des raisons toutes différentes découlant de la dynamique intellectuelle en Europe occidentale, se pose la question des choix fixant la limite du Vieux continent vers l'est. Tatichtchev fut celui qui proposa de repousser le plus loin qu'on pouvait vers l'est la limite de l'Europe afin d'y intégrer le plus possible de territoire russe. Evidemment, l'Alaska, alors russe, ou même Vladivostok étaient impensables. Pas même les fleuves Ob ou Iénisseï, dont les tracés étaient d'ailleurs mal connus. Reprenant une idée qui avait été défendue par un officier suédois, Tatichtchev suggéra donc l'Oural, qui connaissait à ce moment un rapide développement minier et industriel. Cette idée n'aurait peut-être pas dépassé les limites des cercles nationalistes russes si Catherine II, qui règne de 1762 à 1796, n'avait pas entretenu des liens forts avec Denis Diderot. En 1765, pour sortir l'encyclopédiste des graves difficultés financières qui grevaient son immense entreprise éditoriale, la « despote éclairée » lui rachète sa

bibliothèque dont elle lui laisse la jouissance à vie. Diderot, pour la remercier, passera cinq mois auprès d'elle en Russie où il dressera des plans de gouvernements et d'universités. C'est de son séjour à Saint-Petersbourg qu'il rapporte la limite de l'Oural. L'Encyclopédie reprend donc cette démarcation entre l'Asie et l'Europe.

Or l'autorité de l'Encyclopédie a été considérable et durable. Elle a, en particulier, été la principale source d'information des outils scolaires, manuels, atlas, cartes murales, qui commencent à se mettre en place pour diffuser les Lumières. C'est ainsi que tous les écoliers apprennent, dès le début du XIX^e siècle, que l'Europe s'étend « de l'Atlantique à l'Oural ».

Marion Tillous

